

Le manuscrit flamand enluminé, trésor de l'histoire de l'art, à la BNF

Le 16/05/12



par Alain Tasso

La Bibliothèque Nationale de France et la Bibliothèque Royale de Belgique réunissent quelque quatre-vingt-dix manuscrits rarement exposés autour de l'exposition 'Miniatures flamandes, 1404-1482' (jusqu'au 10 juin 2012). Parmi les œuvres exposées, le précieux manuscrit de la Vie de sainte Catherine, reclassé trésor national et récemment acquis par la BNF.

Il semble que l'engouement pour l'enluminure et les miniatures ne cesse de s'accroître. Preuve en est l'exemple vivant des ventes aux enchères dans les grandes maisons européennes. On n'a pas encore oublié une récente mise à l'encan, composée d'un florilège de manuscrits et de livres rares, chez Millon et associés, commissaires-priseurs à Paris. Ce jour-là, le clou de la vente fut sans aucun doute l'exceptionnel livre d'heures fouquettien, 'Heures à l'usage de Tours', le 'Livre d'heures de sainte Catherine aux paons' qui atteint deux cent cinquante mille euros.

Comment expliquer l'aporie iconographique qui régna tout le long de la période romane et gothique ? Cette période, très riche dans l'art de la statuaire (celui-là même faisant partie intégrante de l'architecture sacrée), demeure d'une extrême pauvreté lorsqu'il s'agit d'images peintes, hormis quelques fresques éparpillées en Europe continentale et de superbes mosaïques disparates. A titres d'exemples inscrits dans le répertoire Roman, le Palle provenant de la cathédrale de la Seo de Urgell (musée national d'art de Catalunya et se rapprochant beaucoup de l'iconographie copte, la fresque du Miracle de Sisinius ou celle de la légende de saint Alexis à l'église inférieure de la basilique Saint-Clément à Rome, ou encore les mosaïques de Saint-Marc de Venise ou celles du baptistère de Florence, sous une emprise complète de canons byzantins...

Le deuxième concile œcuménique de Nicée en 787 avait pourtant réglé définitivement les différentes rixes iconoclastes par l'intermédiaire de son *horos* qui affirmait la nécessité de vénérer les images et les reliques et que "les traits du corps humain du fils de Dieu dépeints sur une image sainte peuvent être vénérés car le croyant qui vénère cette image vénère en elle la personne qui y est dépeinte". A partir de là, la dépeinte de l'image divine redevient possible et plus tard toutes nos images... grâce aux canons de ce concile, les deux autres religions monothéistes demeurées complètement iconoclastes, jusqu'aujourd'hui... Et depuis, où donc sont passées les images ?

Il y a eu le passage obligé par le style Roman et le style du Haut Moyen Âge, où la pauvreté

iconographique impliquait une image rare, devenue de plus en plus gauche. C'est ensuite pendant et après la période de haute Renaissance encore tributaire des canons byzantins que les miniatures enluminées inondent les manuscrits et les incunables. L'exposition de la BNF en est le miroir le plus éclatant. On peut certifier que ces images peintes quelques fois par des artistes renommés (Simon Marmion, Rogier van der Weyden dit Rogier de la Pasture...) sont aussi les prolégomènes de la *maniera moderna* qui, à la même époque, ouvrira les horizons les plus divers à l'image et aux artistes avec en premier lieu les œuvres de Giotto di Bondone et de Masaccio. On se réfère ici même aux fresques d'Assise, à la Capella Scrovegni et à la capella Brancacci de l'église Santa-Maria in Carmine de Florence.

Les miniatures flamandes baignant au cœur de *l'Ars nova*, se libèrent en grande partie des canons rigoureux de Byzance et, tout en restant quelques fois rapprochées de l'esthétique précieuse et sophistiquée du gothique international, elles composent des scénographies tout à fait inédites. Le paysage, quant à lui, toujours en arrière fond, ne s'éloigne pas encore d'une raideur et d'un artificiel avérés comme dans le magnifique 'Les très riches heures du duc de Berry' des frères de Limbourg, ces enlumineurs de grand talent qui côtoyèrent avec brio leurs confrères des Flandres.

L'art de l'enluminure atteint son apogée au XVe siècle sous l'impulsion des ducs de Bourgogne. Par goût personnel ou pour affirmer aux yeux de leurs voisins leurs visées politiques, ces derniers s'adressent aux meilleurs enlumineurs de leur temps, contemporains de Jan Van Eyck ou Rogier Van der Weyden. C'est à Bruges, Anvers, Bruxelles mais aussi Hesdin, Lille ou Valenciennes que les manuscrits sont réalisés. La demande étant aussi soutenue par les fonctionnaires et ecclésiastiques de haut rang, les courtisans ou les bourgeois fortunés, la production du livre enluminé va connaître un essor sans précédent.

Ces manuscrits enluminés sont des œuvres collectives confectionnées dans des ateliers urbains selon une division du travail aboutie. Les volumes sont de grand format pour la plupart, calligraphiés d'une écriture belle et lisible, pourvus d'un décor luxueux. Leur contenu littéraire est essentiellement de langue française, souvent profane : traités moraux, traductions de textes antiques, hagiographies, mais aussi épopées chevaleresques et romans. Les œuvres sont souvent inédites et leur iconographie toujours rare. L'intérêt des manuscrits présentés va cependant au-delà de leurs superbes ou étonnantes miniatures. Ils nous informent sur leurs commanditaires et le contexte de leur production. Ils témoignent non seulement du faste de la cour de Bourgogne et des ambitions politiques des ducs, mais aussi de l'apparition d'une esthétique nouvelle, sensible et picturale, à la recherche d'effets réalistes ou expressifs. De l'art chatoyant et gracieux du Maître de Guillebert de Mets au style expressionniste du Maître de la Chronique d'Angleterre ou la légère ironie des dessins aquarellés du Maître de Wavrin, la richesse et la variété des œuvres dessinent un âge d'or de la miniature flamande auquel cette exposition rend hommage. Le manuscrit de la Vie de sainte Catherine de Simon Marmion, l'un des plus grands artistes du XVe siècle en Europe et dont les collections nationales ne possédaient jusqu'ici aucune œuvre majeure, sera l'un des fleurons de l'exposition.

C'est à l'automne du Moyen Âge, que le commerce du livre enluminé propose à la vente des livres faits, pour l'essentiel, des livres d'heures que l'acheteur peut, s'il en a les moyens, faire personnaliser par quelques ajouts. Mais les titres originaux et les volumes les plus luxueux relèvent de la commande. On sait que le XVe siècle est celui de l'invention de la peinture à l'huile par les frères Van Eyck, de la nouvelle facture lisse et surtout des différentes conquêtes picturales de l'illusionnisme. Il est le siècle par excellence des "primitifs flamands" qui avaient le souci très minutieux du détail (voir La Vierge et le chancelier Rolin au musée du Louvre ainsi que le Retable de l'agneau mystique à la cathédrale Saint-Bavon de Gand par Jan Van Eyck).

Les manuscrits livrent un exceptionnel répertoire d'images. Leur nombre et la variété de leurs sujets sont sans équivalent. Elles nous sont parvenues intactes. L'enluminure d'un manuscrit suppose plusieurs tâches de difficultés variables qui peuvent être exécutées par une même personne ou réparties entre différents exécutants, selon la qualification de chacun. Il faut distinguer l'image figurée (la miniature) du décor peint (l'enluminure) qui inclut les marges enluminées (bordures et encadrements), les initiales ornées et divers signes d'écriture colorés. La division du travail et la collaboration sont monnaie courante à l'intérieur d'un même atelier et supposent l'apprentissage de techniques spécifiques liées aux supports (parchemin ou papier) et aux matériaux (or, argent et pigments). Aussi ce travail est-il à l'ordinaire le fait de spécialistes...

La miniature utilise deux techniques. La peinture sur parchemin, comparable à la technique de la gouache, est à la détrempe et présente des couleurs couvrantes, intenses et vives. La peinture sur papier privilégie quant à elle le dessin aquarellé aux couleurs liquides.

C'est aussi et surtout l'art de l'enluminure qui nous arrête vu qu'il est très mal connu et mal répertorié dans les diverses histoires de l'art. Pourtant il est bien là, et offre à la vue un ensemble du décor illustré d'un manuscrit comprenant les miniatures, les initiales historiées et le décor secondaire. C'est bien l'art de créer dans les bordures. Celles-ci formant le cadre d'une page ou occupant les marges de la page, sont essentiellement composées de motifs végétaux quand elles n'accueillent pas des grotesques, des banderoles ou des phylactères peints avec inscriptions ou devises, des armoiries, ces insignes en couleurs à l'intérieur d'un écu, servant de marques de possession ou informant sur leur commanditaire...

Des initiales sont souvent calligraphiées en majuscules dans les bordures. Elles peuvent servir de signature de l'enlumineur. Il ne faut pas oublier les frontispices qui, à l'époque, étaient des miniatures placées en tête d'un volume et illustrant souvent le prologue.

Enfin, l'initiale ou lettrine, est beaucoup plus sobre dans la période médiévale comme dans les antiphonaires cisterciens français à grandes lettrines rouges, principalement sur parchemin du XIIe siècle. Elle devient au fil du temps beaucoup plus fournie. En effet, c'est au cœur des innovations formelles flamandes du XVe siècle que les lettrines de grande taille et en tête des chapitres ou des paragraphes sont ornées. Si le texte est historié, elles abritent une scène ou un personnage et dans les autres cas, elles possèdent des motifs fleurdelisés qui se lovent ou se côtoient en rinceaux, le résultat étant très décoratif et coloré.

Notre époque contemporaine de décadence artistique totale, où l'image (toutes représentations confondues, hormis de rares situations bienheureuses) devient presque seulement une illustration de la théorie - souvent par quelques rejets de fanges nauséabondes mais en couleurs - peut mal imaginer toute la minutie et la richesse de l'Ars nova ainsi que de ses radicales qui se manifestent si bien au Gröeninge museum de Bruges. Ce sont les images qui ont baigné à l'ombre des béguinages, des motets de Josquin des Prés et ceux de Roland de Lassus...